

CAROLE TEMSTET LÉVY

UN ETÉ
EN TOUTES LETTRES



(Cycle Anthologie, François Bon)

2024

CAROLE TEMSTET LÉVY

Parutions

Hors sujet. Société des écrivains 2022

Violon d'étoiles. Publibook 2024

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

CAROLE TEMSTET LÉVY

UN ÉTÉ EN TOUTES LETTRES

Petits récits

et

histoires secondaires

TABLE

<i>MA BOÎTE À ÉCRIRE</i>	4
<i>PARTIE 1</i>	8
<i>Les petits récits</i>	8
<i>LA MAISON</i>	10
<i>CADDIE</i>	12
<i>LA MAMAN DE CÉLINE</i>	15
<i>RELEVER LA TÊTE</i>	17
<i>PARTIE 2</i>	20
<i>Les fantaisies</i>	20
<i>RE-NAISSANCE</i>	22
<i>HISTOIRE DE PONTS</i>	25
<i>PARASOLS</i>	28
<i>SOUDAINS SEULS</i>	30
<i>IMAGES D'ÉTÉ</i>	31
<i>PARTIE 3</i>	36
<i>Les histoires secondaires</i>	36
<i>INCONNU A SON ADRESSE</i>	38
<i>GORGONE</i>	48
<i>LE DERNIER ENREGISTREMENT</i>	55

<i>LE CADRE</i>	<i>55</i>
<i>LA PHOTOGRAPHIE</i>	<i>60</i>
<i>UNE VIE DE PARFUM</i>	<i>66</i>
<i>UNE BALADE A TLARET</i>	<i>69</i>
<i>JAZZ</i>	<i>73</i>

Préface

MA BOÎTE À ÉCRIRE

J ai trouvé dans ma boite à écrire, des bouts de vie qui attendaient que je les raconte. J'aime qu'on me lise des histoires et j'aime en raconter, je pense que ça date de l'enfance. Ma mère me lisait celle d'un petit train qui partait vivre sa vie à travers le monde, et à chaque fois qu'il s'arrêtait quelque part, il racontait ce qu'il voyait... ça m'amusait beaucoup...

Je pense que mon désir de lire et d'être lu vient de là.

Et puis, il y a cette passion pour le cahier, le stylo, et maintenant le clavier. Je dirais consubstantiel à ma nouvelle vie qui s'est reconstruite à fur et à mesure que je la réécrivais.. Mais ... c'est à cause d'une foutue voiture qui m' a fait voltiger et fracasser par terre, par un matin. De prof que j'étais, d'un coup, je n' étais plus rien du tout.

Je pense que mon désir d'écrire et de reconstruire vient de là.

Aucune envie de vous faire un charabia sur un(e) auteur(e) imaginaire... je suis ce que je suis et je suis déjà peut être une autre de celle qui aurait mené une vie de prof passionnée par sa vie prof. Comment dire, suis-je auteure ou autrice ? Je suis celle qui écrit et cherche à prendre parole, mots, images et émotions, à prendre la main de celui ou celle qui veut l'écouter au creux de l'oreille et lui dire tiens là, c'est triste, vraiment triste, là c'est beau, c'est vraiment beau... Ça paraît tellement simple. tellement essentiel, et j'en ai tellement besoin depuis ce réveil du coma, il y a 22 ans.

22ans, c'est un bel âge pour découvrir la vie, l'amour, l'enthousiasme de nouvelles rencontres... Quelle expérience de fou, ce voyage en écriture cette été.

Voyons ce que j'ai découvert dans ma boîte à écrire...

Des exercices d'abord pour se chauffer la boîte imaginaire où l'écrivain se met en scène en train d'écrire à sa table de travail. Arrive quelque chose d'inattendue, et là, j'ai adoré, une nouvelle fantastique est née. Une Gorgone sympathique en lunette de soleil perdue qui vient s'échouer dans mon bureau. Allez savoir... allez lire... Gorgone

Puis, comme une recherche en soi et pour soi d'abord, la rencontre avec un grand-père inconnu, image profonde et énigmatique de la légende familiale et qui s'est insinuée peu à peu comme une

nécessité... et ce n'est que le début du livre qui reste à écrire qui a pour titre « Le dernier enregistrement ». Peut-être en aurez-vous des « nouvelles » si je puis dire dans quelque temps ?

Enfin, il y a un thème qui plane dans tout ça, c'est celui de la perte d'identité, et de la mémoire qui cherche à se reconstruire à travers un nouveau langage qui vous découvrirez à la lecture la nouvelle « Inconnu à son adresse ». Naturellement la poésie vient à mon secours quand le narratif cherche ses mots, il y a un coin de mon cerveau qui est resté à faire des associations, qui m'étonnent, qui renouvellent des images, qui disent de l'inouï, de l'inattendu. Je le laisse faire.

Mais que fabriquer à partir de toute cette création, née des propositions de François Bon, en cet été 2024? Un parcours quotidien de 40 jours, riche, fait de découvertes littéraires inspirantes tant dans la forme que dans le fond. Un rythme soutenu qui nous force à une disponibilité psychique. Et là , s'érige devant nos yeux éberlués une pyramide de textes. Je n'ai pas tout réalisé : certaines propositions que je n'étais pas prêtes à écrire car elles étaient évocatrices de lignes trop profondément ancrées en moi ; elles attendront le moment peut-être pour jaillir enfin... inondant des pages et des pages . C'est toujours comme ça : ce qui résiste est souvent le plus important, le plus sensible. Il faut du temps et du travail sur soi pour faire émerger!...

Alors, pour rendre ces créations littéraires encore plus lisibles, on apprend à faire le fameux PDF comme les grands, dépasser le format A4 et trouver une police de caractère jolie, jolie, jolie. Et pas que... Faire un choix de textes et trouver un titre à cet ensemble qui vient de naître...

J' ai pensé, en première partie, à vous proposer « Petits récits » puis des « Fantaisies » pour les fragments et textes courts en deuxième partie, enfin des « Histoires secondaires » car quelles sont celles qui grandiront pour venir occuper un projet au long cours ? Je n'en sais vraiment rien. Je sais juste, vus les retours toujours bienveillants de celles et ceux qui ont pris le temps de me lire parmi les 80 auteur(e)s participants à Anthologie 2024, que certaines de mes histoires ont touché, ont provoqué un petit quelque chose qui a fait réagir l'autre, celui de l'autre côté de l' écran que je ne peux imaginer que par son écriture, l'humanité entière dans les mots, c'est quand même extraordinaire ... Merci François Bon

Merci, pour ce beau voyage, j' ai repris mon petit train de l'enfance, cette fois celui de l'écriture, et de la lecture et c'était Bon ! (là... je ne suis pas très originale ...).

PARTIE 1

Les petits récits

LA MAISON

Un escalier s'érige, là, devant soi, depuis toujours. Une rampe en bois, et un escalier qu'on a recouvert d'un tapis moquette, couleur cerise pour ne pas faire de bruit.

Rez-de-chaussée, droits étrangers et administration, pointeuse.

Premier étage, Edito, Direction, faire silence, et montrer qu'on est arrivé à l'heure voire en avance.

Deuxième étage, Salle de réunion, Service des secrétaires d'édition. Que des filles. Les hommes, c'est à la direction. A non. La Femme. L'assistante de direction. Elle, est au premier. Tailleur Chanel 36-38. Chignon banane d'une blondeur à faire pâlir de jalousie une hôtesse de l'air. Escarpin Louboutin perçant la moquette, tapant le parquet de chêne. Son aigü, rythmant des pas d'aller-retour. Elle, elle sait tout, de tout, partout, elle est l'ombre du Grand-P, son oreille, ses yeux, ses mains, sa bouche, son sexe. Lui, jamais vu. Il ne se montre pas, il est le chef, non, la tête, non, le cerveau, non, l'In-tel-ligence. La dé-ci-sion. Le droit de vie ou de mort, sur les manuscrits, les auteurs, les imprimeurs, les graphistes, les illustrateurs...les petites mains, les abeilles du Service de Fabrication. Trois salles par matières, une pour les beaux-livres. Une pour les

brochés-Collection universités, une pour les cartonnés papiers. Trois bureaux par salle, trois placards à 30 casiers chacun pour les stockages des épreuves s'accumulant, s'accumulant. Trois secrétaires par section. En tout : 6 têtes, 12 bras, 12 jambes, 6 estomacs, 6 tasses à cafés, 6 cendriers débordants. Une grande cafetière-filtres. A l'époque, « Fumer ne tue pas ».

Et puis un jour, 6 ordis sur les bureaux en chêne. Accélérant le rythme, fronçant les sourcils, fixant les écrans, les fichiers s'accumulant, s'accumulant. Les abeilles tombant comme des mouches. Reste 3 ordis, 3 têtes, 6 bras, 6 jambes, 3 estomacs, 3 tasses à café, 3 cendriers débordant encore plus. La grande cafetière-filtres. A l'époque, « travailler ne tue pas ».

Et puis un jour, 1 Big-Ordi, LUI, ELLE, l'escalier en colimaçon, la moquette pour pas faire de bruit : plus de bruit, plus personne, plus d'abeilles, même plus de mouches...

CADDIE

Il n'y avait plus personne sur le parking du super U. Les autres étaient rentrés tous très chargés du plein de la semaine. Encore un temps de pluie, à pas trainer, le soir, dehors, un lampadaire sur deux éclairaient les bandes fluos qui indiquaient la sortie.

Ses courses achevées, elle se précipita vers son 4X4. Ses petits pas pressés sur des talons de 10 cm, zigzaguaient entre les flaques. A bout de bras, deux gros tod-bags remplis à ras bord, feraient l' affaire pour nourrir son frigidaire et son ventre qui gargouillaient.

Elle vida le contenu de ses sacs dans son coffre d'un geste victorieux, en claqua la portière. Serrer dans sa jupe en cuir, elle remonta victorieuse, dans son 4x4 noir, flambant neuf.

Elle desserra, d'un geste brusque le frein à main, et entama une marche arrière, en dérapage contrôlé. Un de ses petits bonheurs quand elle était seule sur le parking. Avec un sourire de satisfaction, braqua et suivit machinalement le marquage au sol fluo en direction de la sortie, quand tout d'un coup, elle freina brusquement ce qui provoqua de gros jets d'eau de part et d'autre du 4x4.

Une chose informe, dans la pénombre, s'était, sûrement précipitée, sous ses grosses roues. Elle

entendit un bruit de froissement qui lui fit froid dans le dos. Elle descendit, en hâte, de son engin, toujours en se contorsionnant, et découvrit, le cœur battant, la victime qu'elle avait sans doute percutée.

Elle gisait, là, sur le sol, la gueule béante, le ventre ouvert, les roues écartelées ! Son revêtement en plastique pied-poule était d'un gris douteux. Des coulés jaunâtres suintaient de ses coutures. Il était, là, depuis trop longtemps, abandonné par ses propriétaires lâchement, sur le parking du super U.

Saisie de stupeur, elle restait, au chevet de sa victime, accroupie, sous la pluie, oubliant l'eau dégoulinante sur son broching et son visage remaquillé à la va-vite.

Elle s'imagina entrain de soulever ce corps vide et léger, le prendre dans ces bras, le déposer sur une couverture douillette, sur la plage arrière du 4X4, l'installer délicatement, lui attacher la ceinture de sécurité pour lui éviter une chute fatale. C'était dit, elle sauverait ce caddie, maintenant son caddie. Elle en était sûre.

Pourtant, elle restait figée, devant cet objet de qui elle se sentait indéfectiblement lié, s'imaginait tendre les bras et le soulever malgré ses salissures, malgré son odeur fétide, malgré sa désarticulation. Elle le poserait sur sa table de verre, pour le mettre à sécher, puis, elle enfilerait ses gangs en latex blancs et commencerait à opérer. D'abord, un lavage précautionneux à la bétadine, puis, elle

stériliserait ses ustensiles de couture pour reprendre sa bouche béante, des deux poches de devant et surtout sa poche arrière qui devait lui causer son déséquilibre.

Ensuite, elle s'occuperait de redresser ses deux roues désarticulées, à force de pince et de coup de marteau. Enfin, elle reboucherait les trous des chambres à air grâce sa bombe anti-crevaisson. Elle imagina, enfin, Caddie, debout et fier sur sa table d'opération, éclatant et revigoré. Il y aurait, bien, un avant et une après cette rencontre, qui, pour eux deux, marquait le début d'une vie nouvelle.

Mais qu'allait-elle faire, ensuite, de Caddie ? Choisir entre ses deux Tod- bags et lui, était une vraie question. Elle ne pouvait faire de choix. C'était trop, trop lourd et trop compliqué. Elle avait besoin de temps. Elle leva ses beaux yeux humides et dégoulinants de make-up, pour parler à la lune.... Mais pas de lune, la pluie, la pluie...

Alors, elle se releva doucement, et du haut de son 1 m 80, dominant sa victime, elle se dit qu'elle serait, peut être encore là lendemain. Après tout, ce serait vraiment un signe du destin. Elle remonta dans son 4x4 et se dirigea doucement vers la sortie.

LA MAMAN DE CÉLINE

Prendre le chemin opposé, partir sur un coup de tête, elle en avait entendu des histoires à dormir debout... des femmes qui...des hommes qui.... c'était pour les romans ou les séries sur Net Flix,

ha oui et comment ? avec quoi ? et les enfants, et la maison et lui ?partir sur un coup de tête, tiens, ben, ça serait trop bien, tiens, elle n'en pouvait plus, elle en avait parler aux copines à la sortie de l'école au moment de la petite demi-heure *qui fait tellement de bien* juste avant de récupérer les gosses,

allez on s'en fume une petite, histoire de dire que c'est la meilleure celle qui ressemble à de l'indépendance,

on a appris pour la maman de la petite Céline et, ben, elle a fait comme ça, sur un coup de tête, sur un coup de tête, elle lui a fait la coup d'aller se chercher un paquet de cigarettes et ils l'ont plus jamais revue,

va savoir où elle est passée, la maman de la petite Céline, c'est pas possible de partir comme ça de laisser ses gosses, le mari, il parait, il l' a cherchée partout, il a rien vu venir,

moi non plus d'ailleurs,

la gamine est pas venue à l'école pendant une semaine, ils ont appelé tous les hôpitaux de la région, rien de rien

aucune nouvelle, elle s'est peut être fait assassiner qui sait, ou violée ou je ne sais quoi

elle était belle la maman de Céline, elle avait un air bizarre des fois, la matin, les yeux gonflés, on aurait dit qu'elle avait pleuré toute la nuit, ou bu ou. . . la drogue va savoir,

en tout cas, plus de nouvelles, elle s'est barrée, moi j' te dis, elle en pouvait plus, elle en avait gros sur ... enfin j'en sais rien moi, elle les a tous plantés, là, sans rien dire à personne, c'est fort quand même, elle a du cran cette fille-là,

et puis on n' en sait rien, elle avait peut être préparé son coup,

on dit un coup de tête après tout, rien du tout, si ça se trouve elle avait tout calculé, du fric, un endroit pour aller crécher, on n'en sait rien elle a peut-être décider de faire le tour du monde en sac à dos....

mon rêve...

allez, je me lève,

le coup de tête, ça sera pour une autre fois, il faut aller chercher les gosses. . .

un jour peut-être...

RELEVER LA TÊTE

Elle va à sa rencontre. Aujourd'hui, c'est l'échec. Le premier. Elle ne sait pas bien comment le prendre. Quoi lui dire ? C'est l'enjeu de toute sa vie. Elle le sait . Comment une minute peut tout changer dans la vie de son homme. Il est grand, il est beau, c'est son fils. Il a seulement 19 ans . Elle lui a portant dit, qu'elle a confiance, qu'il va leur montrer, à tous, de quoi il est capable. Mais non. Ça n'a servi à rien.

Rien, il ne dit rien. Alors, elle lui dit : « regarde-moi au moins »... Il la regarde, une seule fois, elle cherche en vain dans ses yeux profonds, sa cartemonde. Il n'y a que des destinations sans nom. Des déserts et des coups de vent, des mers déchainées, des voiles et des espoirs brisés. Pourquoi lit-elle en lui tant de désespoir ? Qu'a-t-elle fait de lui ? Elle veut revoir dans ses yeux animés d'étincelles comme avant, les rires de ses petites victoires d'enfance. Les joies de dévorer les goûters qu'il engouffrait goulument avec les grosses marques de chocolat aux coins des lèvres qu'elle essayait avec des mouchoirs en tissus tout doux tout frais qui sentaient encore bon la lavande. Lui reste-t-il de ces souvenirs-là...

Elle cherche, impuissante. Elle n'était pas là, à lui souffler mots. Il y est aller seul. Elle sent bien qu'il est déçu, déçu de lui. Ses yeux bruns sont gonflés à force de retenir tant larmes chaudes et salés . Elle a le cœur déchiré. – Mais de quoi ? il ne peut pas la regarder en face. Son visage est déformé de tant de peine. Ses lèvres inondées ferment une bouche tremblante de remords. Il laisse pourtant échapper toujours les mêmes mots, je...suis. . désolé... C'est un homme qui pleure . Elle veut le prendre dans ses bras. Mais non. elle aurait l'air de quoi. Une mère n'est pas une consolation. Elle ne peut plus. Il pleure. Il se tient là. Elle se tient là, près de lui. Ils marchent maintenant côte à côte. Elle ne peut pas l'approcher de trop près ni lui tenir la main, c'est un homme maintenant. Il dit juste, je suis désolé les yeux baissés, en balançant sa tête de droite à gauche. Elle voudrait arrêter le temps, revenir en arrière . Elle lui dit que ce n'est rien qu' Il y a des choses plus graves dans la vie. La maladie, même la mort ...Elle ne peut rien faire, elle voudrait tellement changer le cours des choses. Il lui dit qu'il est désolé. Encore et encore . Mais de quoi ! bon sang ! il ne dit rien... elle ne veut pas pleurer, mais son coeur saigne au fond, se serre, elle ne sait plus, elle a tellement mal. Quoi faire? Elle a toujours trouvé des solutions à tout..., le protéger, le défendre...le défendre... . Il est seul face à lui-même et à la multitude, à l'anonymat.

Ils marchent, tous deux, lentement pour laisser venir les mots . Il ne dit rien. . Elle essaierait de le

guider, encore, de lui frayer un chemin, de lui proposer une voie de sortie. Mais il marche droit sans regarder où il va. Sa marche machinale ne le mène nulle part. Alors, elle cale ses pas sur les siens en silence, elle suit maintenant, elle en a trop fait peut-être . Ils s'arrêtent au feu, ensemble. Puis, Ils traversent la route, et passent de l' autre côté. C 'est ça, le faire passer de l 'autre côté, et l' aider à repartir, à oublier les pourquoi et les comment. Ils ne se parlent plus, ils se dirigent machinalement vers la maison. Il avance et dit non de la tête, et ferme ses yeux mouillés, il n'accepte pas de ce retour sur image d'un face à face, de petits déjeuners où la charge est trop lourde. Le poids de tous ses espoirs à elle, de ses sourires interrogateurs, pleins de projets, de ces « comment ça va ce matin ». de ces « Et alors? »: Il n'en peut plus . Il ne peut plus dire, ou prononcer le moindre mot. Il pleure... ce grand homme. La tête entre les mains, il suffoque, ne peut presque plus respirer, il ne veut pas la regarder . Il a honte. Elle lui dit juste de relever la tête, de la regarder...voilà... doucement... relever la tête. du bas vers le haut, c'est tout. Elle reste là debout, les bras croisés devant lui . Elle est juste là, patiente et douce comme à son habitude attendant, qu'un espoir renaisse...

PARTIE 2

Les fantaisies

RE-NAISSANCE

Flottement, quelque part en deux mille quelque chose

Rejoindre la position fœtale.

Impossible.

Là. Le froid.

Ici. L'éther.

Une respiration

Une inspiration

Impossible.

Intubation

Rejoindre la position fœtale.

Impossible.

Corps attaché, intubé, Frais liquide transfusé, infusé, mentholé pour repartir dans le calme artificiel du ciel sans nuage, sans pluie rafraichissante, sans soleil odorant les champs de lavandes fraîches .

Se lever, marcher,

Impossible

Corps attaché pour ne pas se retourner. se souvenir de ses premier pas et la suite...

Enfermé sous les verrous des bruits de dé clic.

Regard collé aux barreaux du lit glacé.

Vide blanc.

Rejoindre la position fœtale.

C'est l'heure de la toilette

Heure d'eau chaude, liquide qui ramène à la source.

Présence humaine, parfum de rose qui ramène à la source.

Sentir les seins chauds tout doux posés doucement sur le corps plat.

Plutôt se rendormir, intubation, respiration assistée.

Et ça dure des semaines ...

Solitude du silence

Chuchotements, paroles humaines qui ramènent à la source.

Sons, paroles, mots simples, phrases complexes, connexion, système, pragmatique du texte, disque, musique, chanson chantonnée, Zazie, Je suis un homme, un homme de Cromagnon.

Attention bip, bip, bip...

Température corporelle normale: 37, 2 Le matin.

Moniteur signale activité cérébrale, contrôle du rythme cardiaque, constante stabilisée, phase I de réveil progressif. Système respiratoire OK. Clignement de paupières. OK. Réponse réflexe membres inférieurs. OK. Réponse réflexes membres supérieurs. OK Désintubation. OK.

Position fœtale OK. Remonter les volets. Ouvrir la fenêtre. Laisser le soleil entrer, le sud, les champs de lavandes, les bleus, les roses, les jaunes, les jeunes pousses, les blés, l'amour.

Moniteur passe la main à l'être vivant.

HISTOIRE DE PONTS

Direction San Franisco . Huit heures de vol, atterrissage... Des ponts, toujours des ponts. Une histoire de ponts. Et si on y allait, à vélo ! Impossible, trop peur. Pas dormir pendant des nuits. Si je fais ça, je peux tout faire. Direction : le loueur de vélos. Régler la selle, le guidon, le casque, un plan. Une fois partie, il faut revenir. La traversée de ce pont suspendu est un défi à l'humanité : c'est aller-retour ! Impossible trop peur. Devant le pont en fer rouge, immensément long, trop haut, vertige des profondeurs. Trop de vélos. Trop d'enfants. A droite, voitures. A gauche, camions. Regarder droit devant. C'est tout. Fixer le bout du pont. Se rapprocher enfin et se faire confiance. Se dire que c'est une fois dans la vie. Regarder droit devant. Obsession. Il fait beau, pas soif, pas faim. Pas de douleur. Juste le bruit doux de la chaine à vélo qui m'emmène au bout du pont. C'est même bon, c'est même très bon.

Je montrai bien dans le 28 pour la traversée de Lisbonne. Ça monte, ça monte. Le tramway fait le job depuis 1908, je pourrai lui faire confiance... mais on ne sait jamais. Et si juste, le câble cérait... j'ai l'habitude de compter sur mes jambes mais là, je n' en peux plus ; la chaleur... et se dire que je suis venue jusque-là... poussée par la

curiosité, j'oublie ma soif, j'oublie mes jambes enflées, j'oublie mon dos courbé sous le sac à dos, et en avant, je veux voir les murs de Street art, c'est marqué dans le guide. C'est bon ça sonne, ça roule, ça grimpe . Soulagement . On y arrive, mes yeux s'embrasent. Je le savais . Les couleurs du sud sont merveilleuses, les couleurs de la révolution. De l'amour, du sexe . Les artistes sont tous là. Dans une extrême liberté. Il fait frais là-haut. L'air est pur. L'inspiration aussi . Le Fado, la nature luxuriante, toutes les espèces de fleurs et d'arbres. Je n' ai jamais vu de couleurs pareilles sur ces tableaux grandeurs nature . Et là, devant moi, un mur, l'artiste a peint mon histoire de ponts, les deux frères, celui de San Fransisco et celui de Lisbonne, mes deux ponts rouges plantés aux dessus des eaux, je tourne la tête, et je l'aperçois du haut de cette colline . je redescends, une envie irrésistible de le traverser....

C'est bon, je monte dessus . C'est le bac pour rejoindre l'île Machefer à Saint Maur des fossés. Cézanne s'est posé là un jour . Il a peint, ce petit pont de bois au milieu d'un bois . Des arbres, des bouts de ciel bleu, l' eau et ce pont mangé parle temps et l'humidité qui s'y reflète. La traversée, qui s'y risquerait? Cézanne s'y risque lui, à le peindre . Il y convoque tous les verts de la planète. Tous ses bleus. Il fait un peu frais dans ce tableau. C'est calme. L'eau s'écoule tranquillement. Silence et froissement de feuilles. Froissement du pinceau sur la toile. J'y suis. Je l'ai retrouvé. Il est toujours là ce

petit pont. C'est grandiose. On est en automne, je ne retrouve aucune des couleurs du tableau. Je m'installe. Mon bloc, mes aquarelles . Cézanne avait raison, ce lieu est magique.

PARASOLS

Au grenier, j'ai découvert une collection de parasols.

Celui de notre amour quand on se réfugiait dessous coller-serrer pour se protéger du soleil du vent et de la pluie . On y était tellement accroché qu' on aurait imaginé s' envoler .

Celui de notre tristesse quand il ne nous protégeait plus de nos larmes, inondant nos bouches, et nos paroles qui ne pouvaient plus sortir de nos gorges irritées à force de crier...

Celui de nos révoltes contre les injustices du monde entier, incompréhensibles, incomparables, incompressibles, indivisibles, ... inhumaines . Parasols rayés bleu-marine et blanc, de bord de mer au bord des larmes, de lames de fonds qui remontent pour se fracasser de colère sur la grève . Silence sous parasol, ne rien dire, ne rien faire et se taire . S'endormir sous le bleu marine et blanc écrasant le sable sous le poids de tout son corps, de sa respiration de plexus jusqu'au bas de ventre vide, plus vide que tout . Pas faim, pas soif, manque de couleurs entre les lignes de bleu marine et blanc .

Parasols rouillés d'eau salée mal rincée, mal lavés . Jetés au fond du grenier . Jaunis par le temps,

rongés par les mites, trouées dans le passé, actes manqués, occasions ratées, et puis plus rien, deuils, et pensées mortes échouées .

Parasols anti-uv, fleuris d' un côté et gris perlé de l' autre . Garanti protéger des rayons qui brûlent, qui fabriquent du cancer qui tue de l' intérieur sans rien dire, sans prévenir...

Il reste un parasol au fond, là-bas, « le dernier des Parasols ». Sur ses bandes blanches, elle y aurait bien écrit sa vie, ses heures à regarder la mer sans rien dire, sans rien faire en attendant que ça passe. Et encore, qui saurait lire entre les lignes du parasol?

SEULS

Seuls face à la mer. Attachés l'un à l'autre pour ne pas tomber, ne pas sombrer. Soudains seuls sous la pluie, à chercher un abri pour la nuit. Du nord, au sud, de l'est à l'ouest aucun port où s'amarrer. Vaguelettes de marée-basse viennent s'échouer sur le sable émietté de coquillages. Roulis de galets parfaitement doux dans la paume de ta main. Appels au secours du haut de la falaise qui découpe une terre qui part à reculons. Face à face à la dérive. Solitude à deux pour n'être qu'un .

Seul sur la terre, Adam crève doucement, affamé d'amour . Ève est partie, de son côté, sauver sa vie. Plus seul que le rocher inondé d'écume, qui étouffe recouvert par une mousse, grignotée peu à peu par les goélands posés, indifférents. Plus seul que le poisson échoué ventre à l'air, branchies collées en manque d'oxygène. Plus seul que la mouette, muette d'avoir trop gueulée, sortie de son aquarelle pour fuir un monde aux couleurs délavées.

Plus seul que ce qui est seul, infiniment Un, attaché à rien, ni d'Ève, ni de nature, sous le soleil brulant la peau, seul dans sa soif, seul sous la pluie qui inonde et qui noie. Seul sans rampants, ni grimpants, ni volants. Seul, sans bruit, sans mots ...ni tambour.

IMAGES D'ÉTÉ

Image choquante

Je vis, ce jour-là, sur la plage, assise sur les genoux, face à la mer, une femme implorer le ciel de lui rendre son homme . Les vagues l'avaient englouti au large sans qu' il puisse revenir sur la plage . Les sauveteurs lui ramenèrent sans vie . C'était pourtant un si bon nageur...

Image affligeante

Je vis, sur le parking du Super Leclerc, sur la Côte d'Azur, deux SDF installés, à l'abri du soleil. Ils avaient ôté leurs chaussures et leur chemise . Ils avaient trop chaud, leur peau noircie par la crasse et les coups de soleil. Ils étaient bien, en plein été. Sur le parking surélevé, il y avait un peu d'air . C' était idéal ... Une table en carton. Deux sièges en mousses troués sûrement encore très confortables sur le goudron surchauffé. Quelques canettes de bières vides jonchaient le sol. Tous les employés les connaissaient les appelant par leur prénom et le responsable du Leclerc les avait priés de quitter les lieux mais ils revenaient inmanquablement chaque

année pour passer l' été tranquille . Ils ne voulaient pas rejoindre de foyer . C' était ici leur résidence d'été lui avaient-ils répondu!

Image attendrissante

Je vis une mère qui creuse pendant une heure un grand trou pour faire un château de sable pour ses petites filles. Elles le remplissent d'eau de mer, portant, très sérieusement, leur seau sur la tête pour ne pas perdre une goutte d'eau. Et en une minute, tout s'écroule. La mère éclate de rire et se remet à l'ouvrage un peu plus loin...

PARLER POUR NE RIEN DIRE

Mais arrête, on ne parle que de ça !

A vrai dire, je te dirais que ce n'est pas vrai. Calme-toi. Arrête de trembler comme ça. D'ailleurs, il n'y a aucune chance pour que ça arrive, on a beau attendre, ça n'arrivera pas.

Alors pour toi, c'est la grande illusion ! He bien, ne te fais pas d'illusion ! Ça nous pend au nez ! On ne parle que de ça ! Tu sais c'est un peu « la bourse ou la vie » .

Mais qu'est-ce que c'est que cette expression? J'espère que tu ne comptes pas lui dire. On n'y comprend rien. La bourse, c'est quoi, tu m'inquiètes ... Mais non, ça veut dire qu'il pèse une grande menace sur lui. Qu'il n'a pas le choix de faire quelque chose. Hé, bien, je pense qu' il ne comprendra rien. Trouve autre chose...

On ne parle que de ça ! Pas le choix, il faut y aller. Tu peux lui dire, toi . C'est quand même incroyable . Jamais une prise de risque. Rien. Il ne sort jamais de sa zone de confort. Tranquille, les doigts de pied en éventail pendant que d'autres se battent jour et nuit. Il ne se mouille jamais la chemise. Regarde- toi ! tu es un « Jean sans peur »,

un vrai « Robin des Bois », pour un oui ou pour un non, tu y vas, toi !

Oui tout à fait, c'est exact. C'est évident ! Je n'y croyais pas, au début. Mais à force... on ne parle que de ça. Maintenant que tu le dis, c'était clair comme le nez au milieu de la figure. C'est exact, je n'ai rien vu venir. J'aurai pu y penser. Qu'est-ce que tu veux, j'ai eu la tête à l'envers ces derniers temps. Ça m'a retourné. J'en ai encore mal au ventre. C'est exact. Quand j'y repense. On ne parle que ça. Ça m'a achevé.

Voilà, il n'y a rien à dire de plus. On ne parle que de ça. Après tout, il n'a qu'à ouvrir les yeux, c'est quand même clair comme le nez au milieu de la figure. Pas un mot de plus. Un point c'est tout. Voilà. Circulez, il n'y a rien à voir.

PARTIE 3

Les histoires secondaires

INCONNU A SON ADRESSE

Où habitez-vous?... Ce sont les noms propres qu'on perd en premier... L'autre jour, je me suis perdu dans le quartier... impossible de demander mon chemin. J'avais perdu mes mots ...mais où habitez-vous?...je ne savais plus le nom de ma rue... en fait... mon adresse ... je ne connaissais plus mon adresse...je l'ai pourtant noter des milliards de fois...mais d'un coup... tout a disparu de ma mémoire. . , quand j'ai voulu prononcer le . le... numéro de ma rue... je ne me rappelais plus les chiffres ... 42...45...24.... 54 ... ça ne me disait rien... à quoi bon tant de chiffres ... pourquoi?. . pour se situer dans une rue... une rue.... dans un quartier... un quartier... dans une ville... une ville ... dans un pays... hou ! j'ai le tournis... je m'égaré encore. Je voudrais retrouver le nom de ma rue ... bon sang ! . C'est un nom de lieu... peut-être ou un nom d'homme politique?... un nom de résistant?... un nom d'écrivain célèbre... tiens...sais plus ...

Ça y est, ça me revient... La seule chose dont je me souviens, c'est que c'est une rue qui tourne, vers la gauche... non... vers la droite ... c'est ça... une rue qui va vers la droite... je me souviens bien de marcher...et de tourner vers la droite... Ha ...il y avait un... un rond-point... ça se complique...le

problème c'est bien le rond-point, et après ma rue va tout droit... mais où...gauche, droite... j'avance...peut-être que si je regarde un plan, je me souviendrais de l'endroit où se trouve ma rue sur un plan à plat ... et je lirais tous les noms des rues qui tournent à droite après un rond-point ... c' est ça. C'est une bonne piste...ça ...jusqu'à ce que je tombe sur le nom de ma rue...ou peut être que quelqu'un de ma rue me connaîtrait et me dirait, « Bonjour Monsieur Untel, vous cherchez à vous diriger quelque part ...? Vous êtes perdu...? mais je vous reconnais ...vous habitez ici...en me montrant du doigt où j'habite sur le plan à plat. C'est là, vous habitez là...d'ailleurs nous sommes voisins et nous habitons dans la même rue... » ce serait magnifique !...mais qui peut me connaître?... moi qui je ne me reconnais plus ... je me suis oublié... Et c'est aussi pour ça... que je ne connais plus mon adresse...je n'ai plus de nom, je suis... inconnu à mon adresse ...

Alors je me suis dis, je vais finir par me souvenir de mon quartier. Voyons, c'était une zone pavillonnaire comme celle qu'il existe dans toutes les banlieues. Sans histoire. Enfin, il faut le dire vite. Il y a bien eu « meurtre dans la rue Morgue » l'autre jour. Il paraît que c'est un Oran Goutan qui a fait le coup. Pour un quartier tranquille, il y a de quoi s'inquiéter...mais non..., ça c'est un titre de livre d'Edgard Poe. Mais pourquoi avoir retenu ce nom. Les hasards de la mémoire sont comme ça? on ne comprend pas toujours.

C'est très difficile de « ne pas se perdre dans le quartier » – mais allons, allons, ça c'est un de dernier roman de Modiano...– vu que tout se ressemble. Mais que vais-je faire de ces réminiscences qui m'embrouillent complètement... suis-je dans mon quartier ou dans une bibliothèque? Peut-être suis-je écrivain, ou bibliothécaire...? Peut-être est-ce une piste? c'est ça mon chien, cherche, cherche , on est sur une piste...

Excepté les nains de jardins qui habitent les petits espaces gazonnés, il n'y a pas grand monde à qui parler. Tout le monde est au travail du matin au soir, sauf le dimanche ou les odeurs de barbecue envahissent la zone.

Je me rappelle certains noms de rue pourtant, « rue de la liberté, rue de l'inégalité ou rue de résistance » ces noms de rues ne me disent rien. Qui est libre aujourd'hui, en fait, vraiment libre... qui résiste aujourd'hui, comment m' y retrouver. Je ne sais pas, je marche, on verra bien. Je vais bien finir par arriver dans un endroit vraiment habité, avec des gens dedans, qui parlent, que me parleront, je veux dire vraiment, me demanderont comment je vais, où je vais, d'où je viens, si j'ai faim ou soif. Ce serait magnifique ! Tiens ce nom de café me dit quelque chose: « le café de la jeunesse perdu ». Ça y est ça me reprend, du Modino...Moi je dirai plutôt le café de la mémoire perdue. Personne ne peut se douter que je cherche mon adresse, je promène mon chien comme tout le monde. Je pourrai imaginer que mon

chien pourrait me ramener chez moi. Mais non, ce chien a une cervelle de moineau. On est tous les deux et je ne sais combien de temps, ça va durer. Ça fait quatre heures que nous marchons on tourne en rond. Tiens, on arrive « rue de la liberté ». Et alors? Ça prouve quoi ? Je croyais que ceux qui sont sur les routes, sans adresse, comme moi finalement, sont vraiment libres... mais non, quand on n' a pas d' adresse, on est libre de rien du tout. Mon rêve, trouver une adresse, où je serai vraiment libre...ce serait magnifique !

Maison gazon espace doux pour se reposer sans barrière sans clôture sans porte qui s'ouvre et se referme sur soi .

Les autres ceux qui regardent le voisin qui se perd et ne disent rien parce qu'ils ont peur, on se sait jamais, eux aussi ça pourrait leur arriver de se perdre dans le quartier qu'ils connaissent comme leur poche, des jardins un à côté de l'autre et le vieux qui a son sécateur et qui coupe qui coupe tout ce qui dépasse pour faire beau de l'extérieur.

Bruit doux du système d' arrosage qui se déclenche à heure fixe. Ça rafraîchit l'air mais pas les idées, ni la mémoire d'ailleurs. Jonquille jaune géante qui regarde le monde . Étamines oranges qui s'envolent au moindre vent et se scotchent au cul des abeilles, moustiques qui pompent et pompent le sang des habitants du soir, tranquilles qui discutent à la nuit tombée .

Saletés de bestioles. Saleté de réchauffement climatique, c'était pas ça de mon temps ; il n'y a plus de saisons. Heureusement, il y a l'heure de l'apéro. C'est toujours sympa entre voisins ; qui se reluquent pour mieux savoir avec qui ils pourraient bien ... clin d'œil, sous-entendu, personne ne saura...

- Ah, vous n'êtes pas encore partis. Non je reste avec les enfants, mon mari est parti en premier, il prépare la maison de campagne, on a des travaux. Bon, ben si je peux faire quelque chose, appelez-moi. Pas de problème . On s'envoie ... un SMS. Fermer la boucle , il n'y a rien à voir . On ferme la porte et on s'organise entre midi et deux, les enfants sont au centre...
- Et... vous là ...je suis toujours à la recherche d' une adresse. Et si mon chien et moi, on montait dans un taxi .

Voix off

C'est qu'il commence à marcher à la recherche d'un taxi-man, il hèle un taxi.

Il n'aurait aucune adresse à lui indiquer . Alors il monte, le taxi-man dit :

- On va où ?

Il dit: « Conduisez je vais bien voir ».

Il lui dit : « ça ne vous dérange pas si je monte avec mon chien ».

Il répond : « Non pas du tout, j'aime les animaux domestiques ».

Il dit : « mon chien est un lévrier, il est très fin et très musclé. Poil ras . Il ne salira pas votre véhicule. Ça fait seulement quelques heures qu'on ne sait pas où aller, on a perdu notre adresse ».

Voix Off : le taxi-man distrait

Il dit : « il vous ressemble ».

(Temps)

Moi et mon chien on regarde par la fenêtre du taxi.

Travelling avant :

On voit défiler la banlieue du Val de Marne . C'est l'été, il fait chaud . Tout le monde est resté chez soi. Au frais. Sauf dans la cité rouge, en brique rouge des années 60 . Ils ont construit un commissariat juste en bas des tours de la Cité Rouge. C'est son nom. Rouge à cause des briques rouges surement. Rouge à cause du sang qui coule quand il y a les bagarres des jeunes de cité. Rouge à cause des coups de feu qui se perdent dans les poitrines de gens qui n'y sont pour rien. Rouge comme les larmes de sang des mères qui pleurent leur enfant à cause des balles perdues. Celles qui se sont trompées d'adresse. Comme les flics sont sur

place, pour les vérifications d'identité des trafiquants qu' ils n'arrêtent pas à cause d'autres trafiquants qu'ils veulent coincés . Il y a aussi un collège juste en face. Les enfants n'ont qu'à traverser la rue pour aller à l'école. En fait entre le commissariat et l'école, ils ont juste à suivre le quadrillage. Profs ou flics, il faut choisir...

Voix off:

Le taxi-man est très gentil. Il demande, alors, Monsieur, on va où ? Je lui dis, conduisez, je vous dirai ça plus tard. Continuer tout droit.

(Temps)

Il dit : « Après c'est le branchement de l'autoroute, A 86 »

Je lui dis « Ok, va pour l' A86. »

Il me dit « à rouler comme ça ; ça va vous coûter cher, vu le prix de l'essence... »

(Temps)

Voix off

Il n'a pas très confiance. je sens bien, qu'il commence à être nerveux.

Il dit : « C'est la première fois que je conduis sans adresse. »

Il dit : « je vais me faire virer si ça continue. Décidez- vous . il me faut une adresse. »

Je lui dis : « Allez à Roissy. »

- Ha ok, vous prenez l’avion. Il fallait le dire plus vite.

Je lui dis : « oui c’est ça. Je pars, j’ai un avion à prendre. »

(temps)

Il ne dit plus rien et moi non plus. Je regarde par la fenêtre. Cette partie d’ autoroute est complètement délabrée. Il y des ordures et des sacs poubelles partout ; et plus loin des campements de fortune. Il fait chaud, ils doivent mourir là-dessous. Je n’ai pas décidé où aller, mais un aéroport c’est bien comme destination. Ça me laissera le temps de réfléchir, de chercher, une adresse, sur les tableaux d’ affichage des départs.

Voix off Le taxi freine

- Ça y est, vous êtes arrivés, le temps est passé très vite . Il est à l’arrêt. Il me dit ça vous coutera 100 euros, pour vous et votre chien .
- Mais non, je lui dis, très énervé. Je ne suis pas d’accord. Je n’ai pas 100 euros à vous donner ! C’est une arnaque. Je vais vous dénoncer à la police pour mauvaise pratique de transport privé.

Il répond violemment : Comment ça ! . J’ai accepté de vous prendre vous et votre chien alors que c’est interdit. Et maintenant, c’est moi qui suis en tort !

(temps)

Voix off

Les gens descendent de leur taxi, et se précipitent vers les portes « Départ ». On klaxonne, il faut libérer la place, c'est un jour de grand départ. Une famille toque à la fenêtre du taxi. Ils se sont trompés d'aéroport. Ils supplient le taxi de les emmener à Orly. Ils paieront le double de la commission. Mais vite vite !

Le chien aboie . Les enfants s'amusent avec lui, le chien remue la queue. Le taxi-man n'en peut plus. Il dit : descendez, le prochain, je le ferais payer d'avance. Je perds de l'argent avec vous et je perds mon temps.

Il dit en ouvrant la portière. Foutez-moi le camp!

(Temps)

Je descends du taxi avec mon chien qui remue la queue. Les enfants, les parents et les valises se précipitent dans le taxi. Et le taxi-man démarre en trombe, excédé...

GORGONE

Octobre. 6h00. Il fait encore nuit, mais je sens que l'automne a commencé. J'ouvre les rideaux . Les feuilles de marronniers jaunissent à vue d'oeil. Leur sève se retire peu à peu et retourne au tréfonds de la terre. En attendant, les feux du camion poubelle traversent l'obscurité de la rue pavillonnaire, et deux hommes en cirés gris, à force de grands gestes automatiques, vident les poubelles vertes en plastique. Il pleut doucement, finement. Les feuilles suintent en goutte à goutte. Certaines ne tiennent pas le coup. Elles lâchent leur branche et finissent écrasées, incrustant le reste de leur nervure sur le noir du goudron . La chaussée, sans pitié, reluit.

6h30, je fais mon café et m'installe à ma table de travail. Ma routine est stérile ce matin. C'est l'angoisse des rentrées des classes. Les fenêtres des maisons d'en face s'allument toutes une à une. Leur langue-morse code : « Ça -grouille -là-de-dans ». Des ombres s'agitent. Le réverbère qui illumine la rue et mon bureau vient de s'éteindre. Le jour peu à peu se lève sur ce bout de ma planète. Je reste dans la pénombre.

La luminosité de mon écran d'ordinateur fait deviner les ombres de mes grands compagnons,

bureau, stylos, livres ouverts et cahiers en vrac. Encore en chemise de nuit, je me mets en place . J'attends que ça vienne. Mon cerveau est endormi. Hémisphère droit rien, hémisphère gauche rien. Je visualise mes deux cervelets. Ils ronflent encore et me laissent vide.

Un petit haïku de rien du tout. «Toute la pluie tombe, à la ligne. Sur mon cœur, à la ligne. Endormi, à la ligne». Nul, archi nul . Un conte alors : « il était une fois, un début d'histoire, pas de château, pas de prince, pas de princesse, pas d'enfant, le chaos... » encore raté. Autobio alors... née le 7 09 1966, paris 15 ème, sexe féminin . Pas envie de raconter ma vie. Roman : Ressortir mes carnets et relire tous mes débuts d'histoire. Peut-être que ça va venir... rien. 7h30, le réveil sonne. Ça y est, c'est fini pour aujourd'hui. Ma deuxième journée commence. Je referme mon ordi. Mince j' ai oublié de sauvegarder . On ne sait jamais...

Encore endormie sur mon canapé, j'entendis un grand fracas derrière la porte de mon bureau. On aurait dit des bruits de pas spongieux, qui se déplaçaient dans le couloir qui menait à ma salle de travail. Splach, splach, splach.... Brusquement, les bruits s'arrêtèrent, mais attirée par celui d'un écoulement, je vis, au sol, un liquide transparent s'étaler sous ma porte. Je me levai, d'un coup, paniquée à l'idée, d'une inondation venant du toit, vue les pluies torrentielles de ces derniers jours.

D'un geste vif, j'ouvris la porte en grand. Et là je vis, plantée, devant moi, toute dégoulinante, une gorgone, mes amis, oui ! Une gorgone de deux mètres de haut, toute visqueuse, sa chevelure serpentine entourant un visage d'une beauté incomparable se répandait sur son corps nu harmonieusement proportionné . Mais, elle portait des lunettes de soleil ! mes amis ! incompréhensible... dans la pénombre de ce matin d'octobre . Une gorgone, en lunettes de soleil ! Sortie de je sais quelle surface d'eau stagnante. Peut-être venait-elle du lac des Minimes tout proche ? Ou s'était-elle laissée portée par le courant de la Marne un peu plus loin... ou de la Seine...

En réalité, elle paraissait essoufflée quand elle prononça ces mots d'une voix cristalline : « Je m'exxxxxcuuuuse de vooooos dérrrranger, mais... » Elle s'effondra, inerte, comme ça, tout de son long, devant ma porte, en travers de ma pièce, dans une immense flaque verdâtre. Terrifiée, je m'accroupis pour l'observer de plus près. La première chose qui me vint à l'esprit, c'était pourquoi une monstruosité pareille viendrait à s'excuser?... C'était donc qu'elle ne me voulait pas de mal. Je décidais de la palper. Son corps était recouvert d'une peau fine de batracien. Son cœur battait, encore, sous une poitrine voluptueuse. Elle possédait, à ses extrémités deux magnifiques mains aux doigts palmés étonnement manucurés, ainsi que des petits pieds très raffinés. D'où pouvait venir cette créature

échouée devant l'ancre magique de ma bibliothèque.
Quelle aventure avait-elle traversée ?

Gorgone ouvrit de beaux yeux bleus translucides, et sa chevelure serpentine s'apaisa et devint lisse et douce couleur de miel.

– Tu es en sécurité, lui dis-je. Tu me peux parler je ne te ferai aucun mal.

Je l'aidai à se redresser, au fur et à mesure qu'elle s'asséchait, sa voix devenait de plus en plus audible.

– Je suis venue jusqu' à toi car mon peuple des profondeurs est en grand danger...

– Pourquoi m'avoir choisie et être arrivée jusqu'ici?

– Parce que tu es dépositaire de la mémoire de l'humanité à travers tous les livres de cette gigantesque bibliothèque qui s'agrandit miraculeusement à chaque livre que tu ouvres... et que je n'ai saisi aucune résistance à venir ici, je savais que tu pourrais m'accueillir avec mon histoire, que tu pourrais la lire et la conserver pour la transmettre à ton tour. Tu sais, il ne me reste plus beaucoup d'heures à vivre à l'air libre, mon peuple du « monde d'en-dessous » m'a envoyée ici et maintenant, car c'est l'heure . Il faut que les hommes sachent et qu'ils cessent...

A ces mots, les corps de Gorgone se transforma sous mes yeux, sa colonne vertébrale durcit et son dos devint dur comme de la pierre et se recouvrit d'une sorte d'écorce, puis ce fut le tour de ses jambes et de ses pieds palmés qu'elle entourait de ses bras . Elle rentra sa tête dans ses genoux repliés, et le tout se mit à fondre et à se reconstituer en une sorte de boîte rectangulaire, enduite d'une sorte de crouste en cuir brune, et une lumière irradiait de ses bords alors qu'un tremblement, dans un bruit assourdissant se fit entendre. Je cachai mes yeux dans mes mains pour ne pas être avoir les pupilles brûlées, la chaleur et l' incandescence de l'objet allaient bientôt m'atteindre et me consumer quand il se refroidit comme par miracle, cheveux, visage, et corps de Gorgone avaient disparu pour laisser place à un énorme manuscrit tel que peut en trouver dans les librairies de livres anciens.

L'objet fumait encore, et mais un halo de lumière entourait le manuscrit. Ma curiosité était telle que je voulais ouvrir cette sorte d'ouvrage dont il émanait une odeur d'encens sacrée qui commençait à me donner le vertige.

Sur la première de couverture, s'inscrit alors en lettres de feu, « Livre des profondeurs. »

Je pressenti que j'avais là, un livre des origines, qui m' était parvenu des tréfonds de la terre et des mers : il devait exister un monde sous-terrain, à l'origine de notre univers ; et que Gorgone était venue me prévenir d'un immense danger...

Je devenais la dépositaire de ce secret prophétique et j'avais été choisie pour alerter les autres hommes. Je senti que mon cœur allait implorer, un grand frisson m'envahit puis mes larmes coulaient sans discontinuer, je me sentais seule et démunie devant l'ampleur de la tâche que je presentais.

Bien que le livre était encore incandescent, je l'ouvris avec précaution et essayais de le refroidir avec mon souffle . Je consultai une sorte table des matières gravées d'enluminures dorées. Le papier ancien était épais et cartonné et l'impression des lettres en relief ne facilitait pas le déchiffrement du texte à l'encre bleutée .

Je pus lire quelques entrées de la table . Là le mystère grandit encore et me laissa sans mot .

Je la restitue telle quelle :

Table

Plan des profondeurs

I/ lapsus

II/ acte-manqué

III/ non-dit

IV/ oubli

V/ mensonge

VI/ tromperie

Le dessin qui accompagnait la table, était une sorte de forme pyramidale un peu ésotérique qui partait de sa base puis était divisée en six niveaux à l'intérieur desquels étaient annotés les mots de la table de « tromperie » au plus bas niveau jusqu'à « lapsus » comme-ci je me trouvais devant une sorte d'échelle d'intentions qui allait de la plus consciente et contrôlée à la plus indirecte et inconsciente. Quelles questions recelait ce message ? ce livre allait-t-il me délivrer le secret des dysfonctionnements du monde et des hommes depuis les origines. Comment ces mots de la psychanalyse moderne pouvaient se retrouver dans un ouvrage si ancien et ancestral, que s'était-il passé dans les profondeurs qui avait fait émerger Gorgone....

LE DERNIER ENREGISTREMENT

LE CADRE

et elle va en voiture sur la route en direction de cette maison je veux dire de cet appartement où il y a la photo du cadre au collier ivoire je dis au collier parce que je ne sais pas comment dire, c'est une sorte d'encadrement ouvragé avec des grosses perles ivoires de la plus petite à la plus grosse le fond est un aplat gris on distingue très clairement les traits du visage figé de ce grand-père inconnu qui a cependant un air un peu sévère pour une petite fille de huit ans qui ne comprend pas très bien pourquoi il porte des lunettes noires qui le mettent tout le temps dans la nuit Mais il faut d'abord regarder la route qui mène à l'appartement car les yeux ça sert à conduire et quand quelqu'un devait le conduire en voiture ou à pieds avec ses lunettes noires il ne devait rien voir du tout se dit la petite fille ni le printemps ni l'été ni l'hiver ni l'automne Mais dans son pays chaud il n'y avait que deux saisons pour les couleurs qu'il ne pouvait pas voir ça simplifie les choses Il lui restait sûrement les

odeurs et là c'est un monde qui s'ouvre Elle va jouer à identifier les odeurs sur la route qui mène à l'appartement puisque si elle s'approche de lui elle ne le verra pas il ne la verra pas elle sentira seulement

Reprendre sa respiration pour se concentrer sur les odeurs de route, l'essence et les pots d'échappement, la pollution, la traversée d'un petit marché aux fleurs qui reste ouvert même très tard magnifiques les roses les lavandes les hibiscus et les iris embaument une splendeur de couleurs olfactives et elle pense à l'odeur de sa mère et de son RogeretGallet quand elle l'embrasse la prend dans ses bras à son arrivée et elle pense aux champs de lavandes quand elle descend dans le midi amoureux ou que sa mère étend son linge en plein air sur la terrasse où tout sèche en deux minutes Elle stoppe il y a un camion poubelle c'est vrai c'est lundi soir les hommes en gris vident les poubelles vertes des restes du week-end des fêtes attablées remplies de salades et de barbecues de viandes et de sardines parce que ça coûte moins cher le tout mélangé s'il commence à faire chaud à cause du réchauffement climatique on a gagné deux degrés de trop il fait très chaud que dirait-il enfermé dans son costume et la gorge serrée dans sa cravate s'il était dans sa voiture à elle, à ce moment précis il se boucherait le nez en riant elle ne se l'imagine pas rire du tout alors elle le ferait rire en lui disant attention il faut que se boucher le nez... ils riraient bien... il sentirait les vapeurs de chaleur du soir

remonter sur son visage, il l'attendrait sur le balcon de l'appartement où il y a sa photo d'artiste et jouerait du Oud, aux cordes si douces que les sons la berceraient jusqu'au lever du jour

Il ne reste presque rien de cette photo elle-même entourée d'un collier d'ivoire, c'est pourtant celle de son grand-père. Qui peut se cacher derrière l'objectif de ce photographe professionnel ? Un bel homme lui a-t-on dit, d'une stature imposante, impeccablement tenu, costume foncé, chemise blanche et cravate noire. Un buste fin et élégant qui laisse, alors, deviner une haute stature.

Il ne reste presque rien de cette présence-absence si ce n'est une canne blanche en chêne laissée là dans un porte-parapluie en cuivre. C'est la première chose qui attire le regard dans l'entrée du petit appartement de sa mère. Elle a toujours été là... la canne. Petites filles, elles s'amusaient, à boiter, prenant appui sur cet objet énigmatique pour voir comme ça faisait. Mais elles se faisaient, aussitôt, gronder car, la canne, elle était pas là pour qu'on s'amuse avec ; elle était là pour se souvenir de son grand-père, aveugle, a-veu-gle pourquoi ? c'est trop triste... Alors on raconte...un peu...

Il est né en 1905, d'après ce qu'on a entendu dire dans la famille et encore, on a perdu les papiers d'identité avec toutes ces guerres. C'est pas facile pour les aveugles à l'époque. Ils peuvent apprendre

le braille bien sûr mais ses parents n' ont pas voulu...

Ça l'a mis en colère pour toute la vie. Il apprend, alors, la musique d'oreille dans une école de musique orientale auprès de grands maîtres. Ses instruments sont le violon et le Oud. Il tient son violon de la main gauche, verticalement, sur son genou et de la main droite, l'archer. Il adore jouer du Oud, c'est une sorte de guitare d'une extrême poésie, un bel instrument dont il est très fier. Son luthier utilise pour sa fabrication, des essences de bois de l'Atlas avec lequel, il appose des mosaïques en marqueterie de couleurs magnifiques, ses cordes sont fabriquées à partir de boyaux d'animaux, et, sont grattées à l'aide d' une plume d'aigle retrouvée dans la nature. Chaque Oud a un son unique que seul le luthier sait révéler.

Il ne joue pas du Jean Sébastien Bach ou du Vivaldi, mais sûrement du « Rarmati » enseigné par ses grands maîtres de l'Ecole de Tlemcen qui ne transmettent qu'une musique traditionnelle orale de génération en génération . Les guerres ont pour habitude d'ensevelir, avec elle, les chants de la vie.

Jusqu'à cinquante ans, il gagne sa vie honorablement, apprécié dans toutes les soirées dansantes de la ville, il est payé parfois au chapeau, et il ramène toujours de quoi faire vivre à une famille de 8 enfants. Il rentre tard, très tard, parfois guidé par sa petite dernière qui le ramène, souvent ivre, jusqu'à la maison . « Allez, ne soit pas en

colère », dit-il à la mère de ses enfants ; « il fallait bien trinquer pour s’amuser un peu, et encore, un coup pour la route, une ambiance pareille ça se paie... » s’exclame-t-il titubant jusqu’à son lit...

En 1959, il a 55 ans, il prend un des derniers bateaux qui le ramène en métropole où l’attend son groupe de musicien pour son dernier enregistrement. Il meurt d’un cancer du foie deux mois après avoir quitté son pays natal, l’Algérie.

LA PHOTOGRAPHIE



C'est la seule photo que j'ai de toi avec ton violon, ton instrument. Tu le tiens verticalement **(1)**. On t' a surement posé là. Pour la photo de la fête **(2)**. Tu es accompagné des autres membres de l'orchestre **(3)** de musique orientale.

Tu viens sûrement de terminer la dernière « Nouba » **(4)** et les convives sont bien fatigués de cet après-midi rythmé à force d' alcool et de coups de tambourin.

Te voilà avec tes lunettes noires et ton petit chapeau. Il fait très chaud sous le soleil d' Oran. Ta cravate te sert le cou mais tu tiens à garder ta veste

de costume à l' européenne (5): tu es français et tu joues de la musique orientale. Il faut que les choses soient claires. (6)

L'Algérie ne connaît pas encore son indépendance et toi tu l'as fait chanter et danser.

Ton visage est toujours figé sur les photos. Pourquoi, et à qui sourirais-tu ? tu ne vois rien ni personne. Tu sembles toujours être ailleurs dans un au-delà de toi. Tu aimes jouer du violon, mais pas peut-être pas de celui-là ? Peut-être même, aurais-tu voulu jouer d'un autre instrument, je ne le saurai jamais.

Tes filles aiment que tu leur interprètes du Charles Trenet, mais d'oreilles, c'est presque ça, enfin, pas tout à fait ça, mais ça y ressemble.... En tous cas, elles chantent tes filles et elles aiment danser quand tu essaies de reprendre des refrains entendus à la TSF. Tu entends leur pas sur le parquet, et le froissement de leur jupe sur les airs de boogy-boogy . En 1944, l'Algérie est joyeuse, les américains ont apporté le Coca- cola, les chwingum à la menthe et leur musique endiablée.

– Attention Julia, je sens que tu vas perdre l'équilibre, Paula, allez, lève-toi, ne sois pas timide, tu es la seule à ne pas danser avec tes sœurs...

– Papa, on t'en supplie, joue-nous encore quelque chose...

Tu es fatigué de toute cette excitation, il fait chaud et ta femme t'apporte un thé à la menthe ; mais Josy : « tu n'as pas rien de plus fort, à cette heure, j'ai besoin de quelque chose de frais qui me fasse tenir et jouer toute la nuit, tu sais bien que la soirée ne fait que commencer... »

Josy sait qu'il va encore rentré bien alcoolisé après sa tournée des cafés de la Place d'Arme et qu'il va la poursuivre avec sa canne blanche d'aveugle dans le noir après je ne quel coup de sang ... elle sait qu'à partir d'une certaine heure il n'y a plus sa raison, elle finit toujours par se laisser attraper pour qu'il se calme ; et quelques coups de canne n'ont jamais tué personne...et puis ils se couchent...le matin, c'est Rica qui lui apporte son petit déjeuner.

Il sait la reconnaître entre toutes. C'est la première levée avec sa mère . Elle sent l'eau de toilette à la lavande . Elle n'en met qu'une seule goutte. C'est un cadeau précieux de l'américain... Elle se prépare pour aller à son atelier de haute couture au centre-ville, juste à côté du Magasin des « Grandes galeries ».

Louiso a passé son certificat d'étude juste avant la guerre. Le nécessaire pour lire, à son père, à voix haute, toutes les actualités de la métropole... on est en 1945, l'économie va reprendre, tu vas enfin, pouvoir vivre de ta musique, repartir en tournée et enregistrer ton disque ...**(7)**

(1) On joue le violon oriental à la verticale . Il est constitué des mêmes cordes que le violon classique mais ces accords sont différents

(2) Il devait s'agir soit d'un mariage ou d'une communion dit aussi « Bar Mitvah », dans les rituels judaïques, c'est une étape fondamentale et initiatique qui encre désormais l'enfant- garçon dans la communauté des adultes, et celle-ci le rend responsable vis-à-vis des autres hommes et vis-à-vis du Tout puissant. (Il existe le même rituel pour les filles dite Bat-Mitvha)

(3) Je n 'ai aucune trace des autres membres de l'orchestre. après l'indépendance et le rapatriement de la communauté des pieds-noirs d'Algérie, tous ont été éparpillés d'abord dans des camps de réfugiés puis dans la France entière.

(4) Il s'agissait de passage de musique qui venait clôturer, une longue introduction musicale. Il n 'y a aucun trace des livrets de musique, car cette musique était transmise uniquement par le chant et la voix transmise de génération en génération. la méthode d'apprentissage reposait sur l'écoute, il fallait intérioriser et reproduire ce qui était reconnu par la voix.

(5) Sur cette photo tu dois avoir 17 ans, tu commences ta carrière musicale. Tu as appris la musique dans une école célèbre à Tlemcen, par les grands maîtres de musique arabo-andalouse qui t ont enseigné le Maalouf. Cette école fait une grande

place à l'improvisation qui, dit-on, guérit l'âme. Tu as appris, très jeune, à pouvoir te mettre à nu devant et avec ton instrument en exacerbant toute ta sensibilité dans une pureté absolue. Seule condition à la transmission, qui est vécu par les instrumentistes comme un devoir d'humanité. C'est une responsabilité excessivement difficile pour un jeune adolescent qui de surcroît est aveugle. il n'est pas le seul à être atteint de cécité, c'est très fréquent à l'époque; les aveugles sont considérés comme des êtres d'exception, car ils ont un sens musical inné . Tu feras tes classes avec une autre aveugle qui devient très célèbre dans tout l'Afrique du nord . Il s'agit de Reinette, l'Oranaise qui est aussi une grande poète. Elle a eu accès au braille par la volonté parentale ce qui l'a sauvée; ce n'est pas le cas ton cas, tu passeras le reste de ta courte vie, (un demi-siècle seulement pour un si grand artiste) dans l'ombre de cette femme en l'accompagnant au violon; elle pratiquait le Oud.

(6) Ici je dois faire tout un travail de recherche sur le statut des juifs qui sont devenus français par le décret Crémieux. La co-existence des deux communautés française et arabo-musulman est harmonieuse pendant des générations surtout dans le milieu artistique qui parle le même langage et partage la même sensibilité.

(7) Voici quelques pistes de mon gigantesque travail de recherches et d'harmonisation. Je dois dire que je passe par des périodes de

découragement, car j 'ai très peu d'informations; mais il ne sert à rien d'être exhaustive... Modiano et Perec sont des maîtres en la matière. Je vais donc combler les vides avec ce qu'il me reste de cette mémoire familiale transmise par ma mère qui a 90 ans et pour qui tous ces souvenirs sont douloureux et délicats à évoquer . Son silence la protège parfois et me protégerait-il?

UNE VIE DE PARFUM

Comment ne pas travailler sur les odeurs quand le sens de la vue est étranger à l'enfant (et à l'adulte) qu'est mon grand-père Henry. Donc, Henry est aveugle et là, il va falloir chercher. J'aurai aimé qu'il me parle et raconte... mais rien, je ne l'ai pas connu...

Alors je me bande les yeux régulièrement où que je sois, pour élaborer un monde olfactif...

Je relis le monde des odeurs de Balsac, Zola, Proust, plus proche de nous, Claudel, Süskind, de Ryoko Sekiguchi ...

Et la porte du tout est possible s'ouvre...

Quelle aurait été l'odeur de toutes les vies qu'Henry a menées, l'odeur de sa mandoline, de son violon, de son archet, de sa musique ... il ne m'en reste qu'une cassette-audio.

Alors je me pose un tas de questions et l'imagination est une magnifique usine à fabrication d'odeurs...

L'odeur de son lit, du lever au coucher, l'odeur de son intérieur, de son intériorité, l'odeur de sa femme, (ma grand -mère, jeune, adulte, mère, femme, femme en colère, femme battue par son aveugle de mari).

L'odeur de ses enfants, qu'il reconnaissait au parfum de leur peau.

L'odeur de ces amis musiciens, l'odeur des maisons, des lieux en pleine air où ils faisaient danser des centaines de convives...

L'odeur des guerres successives de 39 et d'Algérie...de la DCA (alerte bombardement)

L'odeur de la cave qu'on avait aménagée pour lui comme sa deuxième maison, tellement descendre se protéger au sous-sol pendant les alertes, était devenu une routine...

L'odeur des désillusions, de la violence, du sang, de la faim, de la peur...

L'odeur du réconfort éphémère, de l'amour, de l'alcool de figue, de la cigarette, des cafés.

L'odeur de la dépression qu'on ne reconnaissait à personne ...

L'odeur de l'argent, même si l'argent n'a pas d'odeur des pièces jetées dans son chapeau.

L'odeur âcre de la paille des balais de l'usine pour aveugle, où il était obligé de travailler pendant la guerre pour nourrir sa famille.

L'odeur du sel et de la mer, des coups de soleil

L'odeur du port d'Oran du bateau ramenant des milliers de rapatriés entassés et pleurant de tout laisser derrière eux...

L'odeur du port de Marseille, l'odeur du débarquement des désespoirs...

L'odeur du nouvel appartement repeint à la va vite par Louiso pour accueillir toute la famille avec ses valises ...

L'odeur de la capitale et d'une nouvelle vie ...

L'odeur de l'hôpital, de l'éther, du cancer, de la douleur

L'odeur de la peine de sa femme, de ses enfants

L'odeur du deuil... l'odeur du manque.

UNE BALADE A TIARET

Dès que le patron de Louiso lui donnait l'autorisation de garder sa traction pour le week-end. C'était la fête. Toute la famille s'entassait dans la Citroën pour la petite expédition vers le paysage vallonnée de Tiaret. L'air frais des montagnes de l'Atlas rendait le paysage plus vert et changeait de l'aridité et de la chaleur torride de pays.

Louiso avait repéré une clairière qui remplissait toutes les conditions pour que son père puisse se reposer à l'ombre et jouir des odeurs de la nature. Alors que Julia et Paula déchargeaient le panier de victuailles, nappes et serviettes vichy et y disposaient le chargement sur l'herbe, Josy et Louiso conduisirent Henry s'installer au milieu de nombreux coussins confortables qu'elles avaient aménagés pour lui.

Les filles, elles se postèrent autour de la nappe à pique-nique, face aux rayons du soleil, pour détendre leur corps insatiable de chaleur. Leur robe flottante mi-longue laissait entrevoir leurs genoux minces et un peu ridés par l'assèchement du sel et de la mer. Elles descendaient systématiquement les bretelles de leur robe pour redorer leurs épaules délicates souvent striées par la marque des emmanchures et rabaisaient leur décolleté sur leur

poitrine généreuse . Leurs occupations préférées étaient le recensement de leurs grains de beauté imaginant que leur place stratégique pouvait indéniablement renforcer leur sensualité naissante. L'application de leur posture et de leurs tenues vestimentaires toujours faites main, – avec les restes des tissus haute-couture que Rina ramenait de la boutique- les faisaient ressembler à des starlettes de festival.

Le pique-nique consommé, c'était, enfin, l'heure de la sieste.

Les rayons du soleil qui passaient entre les feuillages illuminaient les belles endormies aux toilettes de couleurs vives. Leur instinct séducteur les faisait rêver à des rencontres amoureuses pleine de promesse. Elle imaginait leur galant être à l'affût du moindre regard discret qu'elle lancerait comme des bouteilles à la mer dans l'espoir d'un sourire prometteur en retour. Rica, Paula et Julia qui gonflaient leur poitrine à chaque inspiration, ressemblaient à des poupées de cire, rien ne pouvait altérer leur beauté et leur fraîcheur. Alors que le vent doux soulevait leurs jupons, un sourire léger animait leur visage endormi .

Henry s'installait pour jouer de son Oud qu'il ne chérissait comme rien d'autre. Il caressait d'abord son dos, puis ses cordes qu'il resserrait, et il entamait des chants poétiques qui disaient l'harmonie de la nature et de l' amour. Selon son humeur, il jouait des grands chants nostalgiques qui

berçaient ses filles et leur donnaient les larmes aux yeux tellement leurs rêves romantiques étaient exacerbés. Alors, il cessait de jouer pour ne pas les faire sangloter ...

Puis le silence de la nature prenait place et tout le monde s'endormait profondément.

Les visages se détendaient, les rides d'expression se lissaient au gré des respirations profondes ; et le bien-être de ces après-midis en plein-air s'insinuait dans chaque veine et chaque veinule pour s'irradier dans tout le corps .

De son côté, Josy dormait face à Henry laissant toujours une main posée sur le visage de son homme, pour le rassurer et lui signifier sa présence. La famille tranquille et apaisée reprenait, ainsi les forces nécessaires pour affronter les aléas d'une vie rythmée par difficultés du handicap d'Henry.

Lui ne relâchait jamais sa vigilance auditive, savourait le chant de oiseaux et le souffle d'air se faufiler entre chaque brin d' herbe. Il orchestrait dans son sommeil, le bourdonnement des abeilles, qui s'arrêtait net quand c'était l'heure de butiner les restes du repas abandonnés sur la nappe vichy . La musique de la nature, son frémissement et ses vibrations, ses percussions-même habitaient le demi-sommeil d'Henry qui se laissait bercer, allonger sur le côté, en chien de fusil, entourant son Oud rebondi comme s'il tenait le corps d'une femme.

Louiso, lui s'était éloigné de la famille et était allé s'endormir dans la Citroën. A l'inverse de son père dormir au son des grillon, le rendait nerveux . Il préférait s'isoler. Au bout de quelques minutes dans sa voiture, il s'endormait comme une enfant sur le ventre de sa mère. Bouche ouverte, il laissait échapper un ronflement à travers les fenêtres qu'il avait laissée légèrement entre-ouvertes . Bras et jambes s'étaient étalés sur le fauteuil, et auraient fait douter n'importe qui sur ces aptitudes à la conduite...

Dès que tout ce petit monde se réveillait, il était bientôt 17 heures et le soleil commençait sa descente, l'air de la montagne donnait le frisson aux filles et leurs épaules rougies par les coups de soleil commençaient à piquer, il était temps de rentrer. On aidait Henry à se relever et on le reconduisait gentiment à la voiture.

Le retour se passait toujours en musique et le tempo donné par Henry, alimentait les chants aux paroles naïves et parfois burlesques. On riait et Louiso ne cessait de taper sur son volant à la manière d'un tambour, pour rendre le chemin plus distrayant.

JAZZ

Il est 2 h00 de matin, Oran est calme, Louiso, 10 ans, va chercher son père pour le rentrer jusqu'à la maison. Il fait nuit noire . Le clair de lune laisse quelques lueurs pour que l'enfant se repère dans les ruelles sombres. Tout le monde dort. Les lumières de la ville sont éteintes. Le fils marche vers le père, seuls ses pas résonnent et lui reviennent en échos .

Je marche dans son ombre. Il ne sait pas que je suis là. Je suis l 'écrivain. Je lui souffle :

— Tu n 'as aucune de raison d' avoir peur. Toute la ville, te connaît, et connaît ton père, il est très populaire ici . Personne n'aurait l'idée de poignarder un aveugle, qui joue de la musique arabo-andalouse.

L'enfant n'a pas peur mais quand-même. Ces derniers temps, il y a eu quelques agressions dans le quartier . Des coups de couteaux qui s'enfoncent brusquement dans des corps dans le surgissement d'une violence inconnue . Louiso se rassure, personne ne s'en prendrait à un aveugle et à son enfant, ils sont trop connus dans le quartier.

— *Voilà tu as compris. Il ne faut pas avoir peur.* Louiso fait l'expérience de l'obscurité, de la non-voyance. Il aime ça, il se rapproche de plus en plus

de son père. Il casse une petite branche d'arbre mort sur sa route et s'en fait une canne.

Louiso, c'est mon personnage révolté. Il n'acceptera jamais le handicap de son père. Il va apprendre la musique, en cachette car son père refusera que ses enfants pratiquent la musique. Louiso naîtra avec de la nostalgie dans le sang et il jouera du violon jazz et de la batterie dans l'orchestre du lycée technique où il apprendra le métier d'installateur d'enseignes lumineuses peut-être pour y voir plus clair... Il aimera ce métier d'électricien spécialisé. Mettre de la lumière dans la ville, c'est comme mettre de la vie dans les coeurs des filles se dit-il tout le temps.

Oran dort. Quelques bruits parviennent aux oreilles de l'enfant. Le bruissement des feuilles sous le vent du soir, le craquement des arbres secs. Comme toutes les rues d'Oran descendent à la mer, les vagues qui s'échouent sur la plage font remonter leurs clapotis qui se mêlent au ressac qui vient heurter sur les quais du port. C'est là que commence son morceau de jazz aux tintements légers des cymbales caressées par les baguettes... Son oreille d'enfant arrive à déceler plus loin encore, le bruit des voiles de bateaux, des cordages, et des poulies de ponts qui l'emmène vers des pays lointains... intro de la symphonie des départs... Bing- tac, Bing- tac . Bing-tac.... boum!

Il traverse la place déserte et les hommes des cafés ramassent table et chaises du dernier service.

Tout le monde se dépêche ; il est tard, il passe devant la terrasse de l'Hôtel Saint Georges où les serveurs ont hâte de finir leur service. Louiso entend le bruit des colonnes de chaises qu' ils entassent à la va-vite. Le grincement des tables que l'on traîne sur le sol . Le ralle des serveurs après une journée d'agitation et de travail sous la chaleur...Le crissement de la manivelle qui remonte le store-banne. Le patron qui s'esclaffe et hurle sur l'apprenti qui coince systématiquement le store jusqu' au jour ... c 'est le bruit sec du déchirement du tissus rayé ...viré, Paf ! un coup de pied au cul. .

Je suis toujours sur les traces de l'enfant dans la ville. Je suis dans son regard, je vois tout ce qu'il voit, je ressens tout ce qu'il ressent . Il observe tout ce qui bouge et ce quartier des étudiants a quelque chose qui le fait fascine. Pour ce pré-ado, les adultes joue toujours au plus fort ; et les jeunes font des erreurs, des fautes qu'ils paient cher ; ils sont sans cesse humiliés quoiqu'ils fassent . Je veux que Louiso ressente l'injustice. Cette injustice qui a frappé son père, l'injustice d'être à la place du grand frère responsable de toute une famille . Injustice de ne pas avoir le droit à une vie d'enfant. Comment un gosse de 10 ans peut-il ressentir de la nostalgie . Louiso comprend de façon intuitive toute la poésie de la nostalgie, son rythme, son déchirement intérieur, sa grande tristesse, et surtout l'idée de la perte irrémédiable. Vas-y mon Louiso déambule... avec dans la tête le son des percussions de morceaux de jazz que les américains ont amené en Algérie en

42. Et ça c 'est fou, c 'est nouveau, une respiration, une inspiration.

Je suis sur les traces de mon Louiso et naît en lui une vocation. Il deviendra un grand Jazz- Man

Louiso déambule avec sa canne-branche. Le bruit de ses pas qui glisse sur le pavé sablé et de sa canne qui rythme « un, deux, tac, un deux, tac, un deux tac » ce serait presque l' intro à la percus d'un mouvement de Jazz. Ferme les yeux, s'arrête. Se rapproche de l'expérience de l'obscurité la plus complète et de la musique qui fait battre son coeur. Quand il ré-ouvre les yeux, les derniers cafés ont éteint leur lumière . Les pas des étudiants fêtards du Café de l'Université se sont éloignés . Pourtant un petit groupe s'est assis sur le banc devant le monument aux morts. Certains titubent encore... Éruclatations, exclamations, non-sens, profusions d'onomatopées ... puis c' est le bruit de verre de bouteille cassée sur le sol, il préfère changer de trottoir . Personne ne peut le voir, l' obscurité le protège ; il ne craint rien. Il relève et finit par jeter sa canne-branche et marche sur la pointe des pieds, il préfère jouer à « l'homme invisible ». Il est seul dans la nuit, il continue sa marche vers son père ; il sait qu'il est bientôt arrivé, il connaît le chemin comme s' il pouvait y aller les yeux fermés justement.

Henry attend sur une chaise . Il est là, en costume sombre chemise blanche et lunette noire. Exactement comme un joueur de jazz qui lui

rappellera son père des années plus tard. Il est assis avec son violon sur les genoux et sa canne blanche dans la main. Elle reluit sous la lune.

Il lui chuchote quelques mots à l'oreille. Son père gronde et vocifère sans contrôler son flot de paroles dans une voix rocailleuse imbibée d'alcool.

Ils repartent un deux-tac, un deux, un deux-tac, un deux...(à suivre)